

JOURNAL DE LA HAYE.

PREMIER ABONNEMENT.
 Pour six mois . . . 26 fl. 30 fl.
 Pour un an . . . 48 fl. 60 fl.
 Pour deux ans . . . 90 fl. 110 fl.

DEUXIÈME ABONNEMENT.
 Pour six mois . . . 14 fl. 16 fl.
 Pour un an . . . 26 fl. 30 fl.
 Pour deux ans . . . 48 fl. 60 fl.

DEUXIÈME ABONNEMENT.
 Les premières 5 lignes fl. 1.50 l'année
 compris et 10 cts. par ligne en sus.

BUREAU DE LA RÉDACTION
 à La Haye, *Lage Nieuwstraat*,
 derrière le *Prinsegracht*, N° 10, vis-à-vis
 le bureau pour l'abonnement et les
 annonces.
 Chez M. Van Weelje, Libraire,
Spuij, à La Haye.
 Les lettres et paquets doivent être
 envoyés à la direction *franco de port*.

LA HAYE, 5 Août.

Le Roi hier, à cinq heures et un quart de l'après-midi, le Roi est arrivé à Amsterdam par un convoi spécial du chemin de fer, et a continué son voyage par le chemin de fer rhénan. S. M. est arrivée à 7 heures un quart à Arnhem, où elle a été reçue par les gouverneurs des provinces de Gueldre et de Zélande, le commandant de la province et le bourgmestre de la ville d'Arnhem. Le Roi, accompagné de MM. le comte Bylandt, et de ses aides de camp Milet de Coehoorn, de Karnebeek et van Heemstede, est monté en voiture se rendant par Zevenaar et Elten à Nijmegen. S. M. s'embarquera à bord du yacht royal le *De Vries* pour aller à Coblenne et de là, par Trèves, à Luxembourg.

Nous avons annoncé dans notre numéro d'hier l'arrivée à Nijmegen par le canal Louis, du bateau l'*Amsterdam en Weenen*, qui a été accueilli plein d'enthousiasme qui lui avait été fait. Nous avons dit en même temps que le président de la chambre de commerce de la Franconie-Moyenne avait, à cette occasion, prononcé quelques paroles qui avaient été accueillies avec de vives acclamations par la foule présente à l'arrivée de ce bateau hollandais. La *Gazette de Cologne* publie ce discours, dont nous nous empressons de donner la traduction, ainsi que celle de quelques observations que cette feuille y a ajoutées :

Qu'il me soit permis, Messieurs, de saluer un drapeau que j'ai appris à connaître dès mon enfance, de souhaiter la bien-venue au navire qui, parti de la métropole, transporte ses produits coloniaux vers les contrées les plus éloignées de la Germanie, quoique par son origine il appartint à une nation dont le drapeau est d'interdites couleurs, et qui a soumis à sa puissance au delà des mers les pays les plus éloignés. Chaque époque est ses vices et ses vertus. La Grèce et Rome eurent leurs splendeurs, leurs abus de triomphes, le moyen-âge eut ses châteaux et ses cathédrales, et notre siècle, — le dix-neuvième — chercha à rendre l'utile, — creusa des canaux, et prit le chemin de fer, ces deux puissants agents des communications sociales et matérielles des peuples. Partout aujourd'hui on a compris l'importance de son époque. Vous avez bâti une Acropole, disait Robert Peel, ministre de la Grande-Bretagne, lors de l'inauguration de la nouvelle Bourse de Londres, et nous en serons aussi fiers que l'Hellade l'est pour l'érection de son temple national, dont les colonnes encore debout rappellent si vivement le souvenir. — Honorons aujourd'hui à notre tour ce souvenir indestructible que notre bien-aimé monarque, par sa sagesse et la puissance créatrice de son génie, vient d'accomplir dans l'intérêt de son peuple que dans celui de l'Allemagne entière. Nous nous dignement la pensée du souverain, en consacrant de tous nos efforts au développement du commerce et de la navigation, en élevant au plus haut point de sa prospérité cette industrie qui a porté le nom et la gloire de Nuremberg dans toutes les parties du monde, cette gloire que l'Angleterre s'est acquise par deux siècles de travaux et d'efforts, et qui a coûté à Rome huit cents années de peine. N'oublions pas en même temps que l'utile ne suffit pas d'avoir pour soi la puissance de l'argent et la prépondérance de la politique, mais bien plutôt de posséder la sagesse, cette utile sagesse que le philosophe actif, qui assure la paix et le bien-être au travail, et donne au pays repos et prospérité. Ne nous bornons pas à imiter l'exemple des grandes nations commerçantes, approprions-nous l'esprit de calme, de justice et de persévérance qui, à toutes les époques, a si noblement caractérisé le peuple de la vieille Hollande. Exprimons aussi nos vœux, réunis déjà à l'Allemagne par ses communications fluviales,

cette nation se lie de plus en plus intimement à nous, que par son alliance avec l'Allemagne elle concoure au bien-être mutuel des deux pays, et que son pavillon flotte souvent sur nos eaux, dans nos ports.

Si quelqu'un nous demandait, ajoute la feuille allemande, pourquoi un tel accueil a été fait à ce bâtiment, nous répondrions : L'arrivée d'un bâtiment néerlandais dans le port de Nuremberg est un fait qui, s'il avait été annoncé il y a cinquante ans, aurait fait sans doute sourire d'incrédulité tous les Nurembergeois d'alors. Ceux qui en auraient parlé, auraient passé pour des insensés. De là s'explique cette joyeuse surprise qui se lisait sur toutes les figures, lorsque l'on vit les drapeaux et le pavillon du bâtiment néerlandais se dérouler paisiblement sous la brise d'un beau soir d'été.

Le Roi a accordé au conseiller d'Etat en service extraordinaire, M^r Gevers van Endegeest, l'autorisation d'accepter et de porter les insignes de l'ordre de St. Anne, 2^e classe, entouré de diamants, que lui a conféré S. M. l'empereur de Russie.

Par arrêté du 1^{er} de ce mois, le Roi a conféré l'ordre de frère du Lion-Néerlandais à M. P. Onderberg, surveillant de la maison des aliénés à Deventer.

Le comte Liedekerke-Beaufort a été reçu le 14 juillet en audience particulière par le Souverain-Pontife, auquel il a remis les lettres qui le confirment auprès de S. S. en qualité d'envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de S. M. le Roi des Pays-Bas.

Le premier vote de la chambre des communes sur la question des sucres a été favorable, ainsi que nous l'avons annoncé, à la proposition de lord John Russell. Ce vote paraît décisif; et ainsi les inquiétudes que l'on avait conçues sur le sort du bill, dans le sein de la chambre actuelle, ne se réaliseront pas. La chambre actuelle ne sera pas moins dissoute, tout porte à le croire, par le prochain scrutin; mais un élément d'agitation est ôté à la lutte électorale qui se prépare. La question des sucres sera résolue d'ici à un mois, et, suivant le vœu de lord John Russell, au lieu de revenir chaque année devant le parlement, elle sera réglée d'une manière permanente et définitive.

Ce résultat est l'œuvre de sir Robert Peel. La destinée de la loi et du cabinet était entre ses mains : il les a sauvés l'un et l'autre. Son attitude dans cette circonstance est digne de remarque; sir Robert Peel a commencé par exprimer ses répugnances pour un projet qu'il n'eût point présenté s'il fût resté au pouvoir; rappelant les paroles d'un ancien membre du *Board of Trade*, M. J. Deacon Hume, qui fait autorité en Angleterre, il a déclaré que la question des sucres, depuis l'émancipation des noirs, ne tombait pas sous l'application abusive du principe de la liberté du commerce; que c'était une question réservée et il a fait ressortir avec vivacité l'inconséquence de l'Angleterre, après les longs efforts et les énormes sacrifices qu'elle s'est imposés pour l'abolition de l'esclavage, à abandonner, pour ainsi dire, son œuvre inachevée.

Néanmoins, tout en manifestant hautement ses sentiments à cet égard, sir Robert Peel a adhéré, par des motifs politiques, à la mesure ministérielle. La repousser serait amener la chute de lord John Russell et de ses collègues; mais, lorsqu'il n'y a point

de ministère prêt à recueillir leur héritage, lorsque lui-même ne veut point rentrer au pouvoir et que lord Bentinck et ses amis ne sauraient y prétendre, ces renversements de cabinets, à si peu de jours de distance, ne seraient qu'un jeu fâcheux au pays.

Cette conduite de sir Robert Peel est à la fois grande et habile; c'est celle d'un homme d'Etat qui ne songe point à satisfaire de petites rancunes, et qui n'aspire à gouverner son pays que dans des conditions de force et d'autorité. En ne votant, au surplus, qu'à son corps défendant pour un bill qui froisse des intérêts et des sentiments également puissants chez nos voisins d'outre-Manche, N laisse l'odieuse de la mesure à ceux qui l'ont proposée; d'un autre côté, en assurant le succès de cette mesure, il a revendiqué une bonne part de son mérite auprès des intérêts plus nombreux encore auxquels elle donne satisfaction. Sir Robert Peel a donc parfaitement ménagé son avenir politique, pour le cas où les éléments, aujourd'hui dispersés, de l'ancien parti *tory* viendraient à se réunir sur une autre question et le rappelleraient à la tête du gouvernement.

On pouvait s'attendre que les attaques mensongères des journaux français et du comte Montalembert seraient suivies d'une réfutation fondée sur des documents. Elle vient de paraître sous le titre : *Explications des événements les plus récents en Pologne, avec 16 documents authentiques*, et renferme les détails les plus précis sur les préparatifs, le projet et les moyens employés pour le soulèvement. Il est dit dans cet écrit et prouvé par les documents y annexés que le projet avait été conçu à Paris dans l'été de 1843, et que les préparatifs de son exécution avaient commencé à la même époque par une solide instruction donnée à des jeunes gens dans les sciences militaires. Des collectes ont eu lieu dans la même but; chaque propriétaire gallicien payait 5 p. c. de l'impôt foncier. Des instructions spéciales ordonnaient le meurtre des fonctionnaires du soulèvement, et mettaient en perspective le pillage des villes. « La révolution devait être organisée d'une manière uniforme dans tout l'empire; l'empire, pendant tout le temps de la révolution, devait être la propriété des insurgés, qui l'auraient possédée en commun. »

On avait fait depuis longtemps dans la Gallicie même les préparatifs de l'explosion du soulèvement; on y avait répandu des écrits incendiaires et envoyé des émissaires. Des arrestations avaient eu lieu depuis la fin de novembre; on connaissait les noms des propriétaires où des réunions illicites avaient lieu, on savait qu'une levée de boucliers était fixée entre les 15 et 20 février; on savait également que les forces militaires étaient suffisantes pour comprimer toute tentative de la part du parti révolutionnaire, qui se trouvait en minorité. Cependant on n'avait pas compté sur cette idée extravagante d'entreprendre une guerre d'insurrection sans armée, avec le seul appui de l'état-major propagandiste établi à Paris, et d'exciter et de contraindre par la force des armes les paysans à faire cause commune avec la révolution.

L'écrit en question se prononce également avec beaucoup de précision sur le prétendu fait qu'on aurait mis à prix les têtes des insurgés; il est démontré par les preuves les plus convaincantes que le système de proscription n'est point émané du gouvernement, mais de l'insurrection elle-même.

Nous avons annoncé que le roi Louis-Philippe avait enfin accepté la démission de M. le maréchal Soult; mais que le remplacement du maréchal n'aurait lieu qu'après les élections. S. M.

FRUILLIETON DU JOURNAL DE LA HAYE, 6 AOUT 1846.

LA GALERIE NATIONALE DE LONDRES (1)

COLLECTIONS DE TABLEAUX EN ANGLETERRE.

Les acquisitions que le choix des quatre-vingt tableaux hollandais et flamands de la collection, si justement renommée, de sir Robert Peel. Ce sont de véritables perles qui mériteraient toutes une mention particulière. Nous nous bornerons à citer le fameux *Chapeau de paille* de Rembrandt, qui a coûté 500 livres sterling, par sir Robert en 1823; une scène de *Conscience* par le même peintre, qui a coûté 1,100 livres; une *Conversion* de *St. Paul* par le même peintre, qui a coûté 1,000 livres, etc. Un Gérard Dow a été payé 1,000 livres; une *Portrait of a young man*, admirable toile de P. de Hooge, 950 livres; un *Portrait of a young man*, un des meilleurs ouvrages de A. Ostade, 900 livres; un *Portrait of a young man*, par Wouverman, tous d'un grand prix; cinq beaux *Ruydael*; quatre *Hobbema*, etc.

Le duc de Rutland, à Belvoir Castle, possède, entre autres tableaux dignes d'attention, un portrait original de Henri VIII, par Holbein, un des plus remarquables de cet artiste; un beau *Carravage*; un *saint André*, par *St. Pierre*, ouvrage d'un grand style; six des sept sacrements du Pous-sin, par différents de ceux de la galerie *Bridgewater*. L'aigle du duc de Rutland a été payé ce sept tableau 7,000 guinées. Le possesseur actuel en a perdu un, dans un incendie arrivé à Belvoir Castle il y a quelques années. On dit qu'il a été brûlé ou pris.

La collection des plus belles de l'Angleterre en tableaux de l'école nationale, est à M. Robert Vernon, à Londres et dans le Hampshire, chez M. W. Kelly, près Tonbridge. M. Vernon ne possède pas de tableaux de peintres anglais. La galerie de M. Wells en

compte aussi un très-grand nombre, avec un bon choix de tableaux des écoles italiennes, espagnole et flamande.

La résidence du duc de Wellington, Aspley House, renferme des ouvrages précieux de Wilkie, en autres *les Pensionnaires de Chelsea* (les invalides), lisant la gazette, et plusieurs beaux portraits, notamment celui du roi Georges IV, en costume écossais. Les autres tableaux, peu nombreux, sont choisis parmi les meilleurs de toutes les écoles. Dans le vestibule de la galerie est une belle statue de Napoléon, en marbre, par Canova. La magnifique collection de peinture et de sculpture du comte de Pembroke, à Wilton, a été commencée sous le règne de Charles I^{er}, par Thomas comte de Pembroke, qui acheta d'abord une partie des marbres antiques du comte d'Arundel et y joignit beaucoup d'objets précieux, provenant des cabinets de Giustiniani et du cardinal Mazarin. Le nombre des sculptures antiques est de 179, toutes bien conservées et réparées avec art. Sir Pritchard Westmacott est le directeur de ce musée.

La partie de cette collection consacrée à la peinture est surtout remarquable par une suite de trente-cinq tableaux de Van Dyck, au nombre desquels est une immense toile de onze pieds anglais de hauteur sur dix-neuf pieds de largeur, représentant Philippe, comte de Pembroke, et douze membres de sa famille. Les treize figures sont de grandeur naturelle. On trouve aussi à Wilton, outre plusieurs ouvrages de Rubens et d'autres maîtres flamands, une bonne composition historique de Dobson.

Ce qui distingue la galerie du duc de Bedford, à Woburn-Abbey, c'est d'abord une suite de portraits des personnages les plus considérables de l'histoire d'Angleterre, depuis Henri VIII jusqu'à nos jours, peints par des artistes contemporains. On cite parmi ces portraits plusieurs ouvrages remarquables de Reynolds.

Les anciennes peintures de toutes les écoles y sont en grand nombre et du plus haut prix. La seule chambre de *Canaletti* renferme trente-quatre beaux tableaux de ce maître. Les ducs de Bedford ne pouvaient négliger la peinture anglaise. Ils se sont attachés à réunir ce que Collins, Calcott, Eastlake, Landseer, Jones, etc., ont produit de plus estimé.

Le cabinet de M. Thomas Wright, à Upton-Hall, Nottinghamshire, se recommande moins par le nombre que par la valeur des ouvrages qu'il

contient. Outre un *Murillo*, une *Vierge de Corrége* et une bonne copie du *Raphaël de l'Escorial*, maintenant à Munich, on y distingue un des meilleurs tableaux de Reynolds, *Venus corrigeant l'Amour*, estimé 800 guinées; aucun autre ouvrage de ce peintre n'est supérieur à celui-ci pour le sentiment et pour la couleur; le *Amiral Keppel*, peint aussi par Reynolds; l'amiral offrit ce portrait, avec un présent de 1,000 guinées, à lord Erskine, qui l'avait défendu, devant la cour martiale, des accusations portées contre lui par sir Hugh Palliser.

La galerie Grosvenor a été formée en grande partie par son propriétaire actuel, le marquis de Westminster. Les plus grands maîtres de l'école flamande et hollandaise en font le principal ornement. Parmi les plus remarquables de ces tableaux, nous citerons quatre Rubens de grande dimension, savoir : 1^o *les Hébreux ramassant la manne dans le désert*, composition de sept figures; 2^o *une Procession des quatre Pères de l'Eglise latine*, saint Grégoire, saint Ambroise, saint Augustin et saint Jérôme; ils sont accompagnés de saint Thomas d'Aquin, de saint Norbert et de sainte Claire; cette dernière porte un calice, et l'artiste lui a donné les traits de la gouvernante des Pays-Bas, l'infante Isabelle Claire Eugénie, fille de Philippe II; 3^o *les quatre Évangélistes*; 4^o *Abraham recevant de Melchisedech le pain et le vin*, composition de dix-sept figures. Ces quatre tableaux appartiennent à une série de neuf, qui furent conservés jusqu'en 1808 dans le couvent des Carmes de Loches, à quatre lieues de Madrid, monastère fondé par le duc d'Olivarez. Ce seigneur tenait ces chefs-d'œuvre de la munificence de Philippe IV. Au début des troubles qui amenèrent l'invasion française, ces quatre tableaux devinrent la propriété du comte de Borch, alors ambassadeur de Danemarck près la cour d'Espagne. Il les porta dans la suite en Angleterre, et les vendit à leur propriétaire actuel pour une somme de 10,000 livres sterling. Quant aux autres toiles de cette série, deux, le *Triomphe de la religion chrétienne* et *Dieu dans le désert, nourri par un ange*, passèrent dans la galerie de l'œuvre; un troisième, le *Triomphe de la Charité*, appartenant, en 1830, à un amateur distingué, Josué Taylor. Les deux derniers, le *Triomphe de l'Eglise catholique* et la *Victoire du Christianisme sur l'Idolâtrie*, sont, à ce qu'il paraît, restés à Doebes. Les neuf esquisses originales, de la main de Rubens, étaient autrefois dans

(1) Voir le Journal du Dimanche du 26 juillet.

à désiré, avant de se rendre au château d'Eu, de résoudre la question de la présidence. C'est pour ce motif important que S. M. a appelé à Paris, M. le ministre des affaires étrangères mardi dernier, 28 juillet. Nous apprenons que M. Guizot, voulant ménager les susceptibilités de ses collègues et conserver l'harmonie si nécessaire au cabinet, a proposé au roi de confier la présidence, sans portefeuille, au duc de Broglie. Néanmoins, comme le comte de Salvandy est encore absent, et que la nomination du président du conseil doit recevoir l'adhésion de tous les ministres, le choix définitif n'aura lieu qu'après le retour de M. le ministre de l'instruction publique, qui est attendu incessamment à Paris.

Les élections françaises ont dû être terminées dimanche à peu près partout. Quoique nous ne connaissions encore qu'un tiers environ des nominations, il est pourtant que quelques faits saillants que nous pouvons déjà faire ressortir. Ainsi, à Paris, où le ministère espérait conquérir non certes la majorité des nominations, mais du moins un succès assez grand comparativement à la composition de la députation parisienne dans la dernière législature, les résultats n'ont pas répondu à son attente. Il comptait que le député de l'opposition serait remplacé très-positivement par un candidat ministériel dans un collège au moins, et selon toutes les probabilités, dans deux autres encore, ce qui lui aurait donné un avantage de trois voix sur la dernière députation. Au lieu de cela, il n'est parvenu à renverser qu'un seul des anciens députés opposants (M. Bethmont, dans le huitième arrondissement) et d'un autre côté, il vient de perdre l'un de ses plus fermes soutiens, M. Jacques Lefebvre, qui représentait seul avec M. le général Jacqueminot, le parti ministériel dans les élections parisiennes de 1842. Par suite du second scrutin qui a eu lieu hier au deuxième arrondissement, M. Berger l'a emporté sur M. J. Lefebvre. La députation de Paris se trouve composée absolument comme elle l'était avant la dissolution, quant au nombre des candidats opposants ou ministériels, et le ministère n'a pas lieu de beaucoup se réjouir d'avoir gagné M. Beudin pour perdre M. J. Lefebvre.

Les nouvelles des départements sont plus favorables au ministère. Il n'y enregistre pour ainsi dire pas de pertes, tandis que l'opposition en a fait quelques-unes d'assez sensibles, bien qu'en petit nombre.

Sur les 157 nominations qui étaient connues à Paris, les conservateurs en ont 106, l'opposition 51. Les conservateurs ont 32 députés nouveaux, l'opposition, 3. En résumé, le parti conservateur perd 3 voix, il en gagne 23. L'opposition perd 23 voix, elle en gagne 3. Différence en plus pour le parti conservateur, 20. Ces chiffres suffisent pour faire voir quelle tournure les élections ont prise. Il est évident que la victoire restera au ministère.

Affaires de Belgique.

(Correspondance particulière du Journal de La Haye.)

Bruxelles, le 4 août.

La division qui a éclaté depuis quelque temps entre les deux fractions du libéralisme belge, devient chaque jour plus tranchée; chaque jour l'hostilité devient plus vive de la part du jeune libéralisme; privé d'un organe quotidien à Bruxelles, et sans dans les journaux de la province qu'il décoche ses traits, comme son rival qui plus heureux possède, lui, deux grands journaux dont la clientèle représente un nombre respectable d'abonnés. Tantôt c'est du *Journal de Charleroi*, tantôt c'est du *Libéral Liégeois*, d'autres fois c'est du *Journal de Commerce d'Anvers*, que les démocrates de la capitale se servent pour attaquer les deux organes du vieux libéralisme qui, il faut le dire, ne répondent que par le plus dédaigneux silence à ces attaques dont la violence ne paraît pas les émouvoir le moins du monde; ils continuent de parler du parti libéral comme s'il jouissait de l'union la plus intime et la plus durable, et on leur doit cette justice qu'ils prennent au sérieux dans leurs articles la confédération proclamée par le parti libéral.

Aujourd'hui que l'élection de Soignies est un fait accompli et que le candidat catholique a triomphé; ce n'est plus aux intrigues du ministère, aux manœuvres de ses agents qu'il faut s'en prendre de ce résultat. C'est le vieux libéralisme, c'est l'*Indépendance*, c'est l'*Observateur*, c'est le triumvirat doctrinaire qu'il faut accuser de l'échec du parti libéral. La candidature

de M. et madame Desonfants. Sir John Soane est conservateur de cette galerie importante dont les journaux ont publié le catalogue détaillé.

La collection de M. Miles à Leigh Court, près de Bristol, a été choisie avec beaucoup de goût et de discernement. Elle contient plusieurs beaux ouvrages des plus éminents peintres italiens, espagnols, flamands, hollandais et français. On y remarque surtout un Portement de Croix et une Madone de Raphaël, une autre Madone de Fra Bartoloméo, une petite Sainte Famille d'André del Sarte, trois charmants petits tableaux attribués au Corrége, une des plus belles productions du Dominiquin, divers ouvrages distingués d'Annibal Carrache, du Guide, du Guerchin, du Parmesan; quelques échantillons magnifiques de Velasquez et de Murillo, deux importantes compositions de Rubens, entre autres la *Conversion de saint Paul*, que tout le monde connaît par la belle gravure de Bolswest; une œuvre capitale de Nicolas Poussin, la *Peste à Athènes*, et deux ravissants paysages de Claude Lorrain.

L'institution de Liverpool, fondée par feu W. Roscoe, contient une galerie de peinture, une autre d'antiquités, et une école des arts. Les tableaux consistent principalement en excellents modèles des écoles italienne et flamande des quatorzième et quinzième siècles. Cette collection, formée par M. Roscoe, a été acquise après sa mort, par une réunion de personnes distinguées, à l'aide d'une souscription recueillie pour cet effet à Liverpool.

La collection de lord Palmerston, composée de tableaux et d'autres objets d'art, contient plusieurs œuvres de prix des meilleurs maîtres.

Celle du feu comte d'Egremont, à Petworth, appartenant aujourd'hui au colonel Windham, est un des plus beaux musées de sculpture antique que possède l'Angleterre. La plupart des morceaux précieux qu'on y trouve ont été recueillis en Italie, par Gavin Hamilton. On y voit aussi plusieurs productions de la sculpture anglaise moderne. Le feu duc encourageait les arts par sa munificence, et tout en consacrant de grandes sommes d'argent à l'acquisition de chefs-d'œuvre étrangers, il n'oubliait pas les talents nationaux, et sa belle collection témoigne de son zèle pour la peinture aussi bien que pour la sculpture. Les tableaux les plus dignes d'être cités dans sa

de M. Roussel était le résultat d'une intrigue ourdie contre le jeune libéralisme, contre son candidat, M. Bricourt, et contre le congrès libéral tout entier.

Voilà la grave accusation que sont venus porter tour à tour les journaux de la province dévoués à la cause démocratique. Ce n'est rien moins qu'une accusation de trahison, et envers des gens coupables d'un si grand crime il n'est plus de ménagements à garder.

La conséquence pratique de tout cela est qu'il faut proscrire et l'*Indépendance* et l'*Observateur*; qu'il faut leur couper les vivres, les priver de l'eau et du feu, comme on disait à Rome; en un mot fonder un journal qui leur enlèvera tous leurs abonnés. Ce moyen de vengeance est dans l'ordre et doit être d'une grande efficacité si la réalisation du plan sur lequel il sera établi ne rencontre point d'obstacles.

Ce plan le voici: Le nouveau journal serait l'organe du congrès libéral qui, comme vous savez, est en permanence quoiqu'il ne siège pas actuellement. Les 320 membres du congrès seraient tous membres fondateurs ou actionnaires et le journal n'aurait pas d'autres rédacteurs que les membres de ce même congrès. Il va sans dire que ces messieurs prêteraient le concours de leur plume à l'organe national sans recevoir d'autre rémunération que la satisfaction de pouvoir être utiles à la cause commune. Ce sera une économie de 15 à 20,000 fr. par an, ce qui est déjà un très grand point.

Les 320 membres du congrès, par leur influence, leurs attentions et leurs relations dans le pays, parviendront bien chacun à réunir au moins 10 abonnés; ce qui donnera dès le premier jour de la publication, à la nouvelle feuille un noyau de trois mille deux cents abonnés, ce sera une raffle générale de la clientèle de l'*Observateur* et de l'*Indépendance* et vous pouvez voir par là que les batteries du jeune libéralisme vont prendre en écharpe le corps de bataille de l'ennemi de manière à n'y pas laisser un homme debout.

Les autres détails de cette combinaison sont tout aussi vigoureusement conçus.

C'est le comité de l'*Alliance* qui, en sa qualité de représentant à Bruxelles du congrès libéral, a arrêté ce plan qui doit être mis à exécution dans le courant d'octobre ou dans les premiers jours de novembre. Cependant cette mise à exécution est subordonnée à l'approbation du congrès lui-même; rien de plus juste, en effet, car comme il s'agit d'un appel de fonds, le comité de l'*Alliance* ne pouvait pas s'engager pour les 320 membres du congrès. Mais il paraît que l'on compte sur cette approbation sans réserve et sur le concours le plus généreux de tous les membres de l'assemblée; car on annonce déjà que les fonds de l'entreprise sont faits pour cinq ans.

Vous devez comprendre que l'apparition d'un journal établi sur de pareilles conditions, sera un véritable événement. Aussi on commence déjà à s'en occuper dans le public, on se demande quelles opinions il représentera, quels principes il défendra; et il faut le dire, sur ce point il règne une incertitude assez grande dans les esprits, dans les esprits même de ceux qui se montrent le plus favorablement disposés pour la nouvelle entreprise. Je me sers du mot d'entreprise sans vouloir dire par là qu'il s'agit d'une spéculation; bien au contraire il n'est question que d'une œuvre exclusivement patriotique. On se demande si le nouveau journal suivra exclusivement les opinions des hommes du *Trois* qui sont nôtres aujourd'hui au comité de l'*Alliance*, ou bien s'il suivra tout simplement les errements des libéraux modérés; dans le premier cas, il est fort à craindre que sa clientèle d'abonnés ne se trouve fort restreinte; bien plus, il est à craindre qu'une grande partie du congrès libéral, la majorité même de cette assemblée, ne proteste et ne refuse son concours.

Dans la seconde hypothèse, il ne saurait plus être question, pour une œuvre d'un mot vulgaire, que d'une guerre de boutique dans laquelle on peut raisonnablement supposer que la position acquise serait d'un avantage décisif pour les journaux qu'il s'agit de renverser.

Quelques membres du comité de l'*Alliance* qui semblaient craindre que la majorité du congrès ne se montre hostile à leurs vues le jour où ils les émettront sans plus de détours, voulaient que l'on commençât l'opération tout d'abord, sans à la faire sanctionner ultérieurement par le congrès; mais cet avis n'a pas prévalu, et on s'est arrêté à la proposition contraire.

Je ne dois pas négliger de vous apprendre que M. Verhaegen

qui était naguère l'oracle de l'*Alliance*, est complètement rangé depuis l'affaire de l'élection de Soignies; l'ex-tribun cause libérale dans cette élection. *Sic transit gloria*. Il est de dire aussi que la plus grande partie des membres de l'opposition à la chambre doit s'attendre à fort peu de bienveillance de la part du jeune libéralisme, et si la bannière de celui-ci ne fait que d'apparaître sur l'horizon, vient à flotter un triomphant sur le champ de bataille, que de noms dont la popularité ne sera plus qu'un souvenir!

Affaires d'Espagne.

(Correspondance particulière de l'*Epoque*.)

Madrid, 27 juillet.

Je vous ai annoncé, dans ma dernière lettre, d'après les journaux de Madrid, qu'un officier du ministère de la guerre avait été expédié à Lisbonne, porteur d'un ultimatum par lequel le cabinet espagnol, soutenant les prétentions de son ambassadeur réclamait catégoriquement du gouvernement portugais l'expulsion des réfugiés espagnols qui ont pris part au dernier mouvement de la Galice. Je vous dirai que cette nouvelle très-grande annoncée par tous les journaux de la capitale à la fois, et portée dans tous les cercles politiques, avait produit une grande sensation. Aujourd'hui, j'ai à vous apprendre, d'après des renseignements positifs que j'ai pris sur ce fait, et malgré ces journaux continuent à publier, qu'aucun ultimatum de ce genre n'a été adressé par le cabinet Isturiz au cabinet Palmela. Bien au contraire, les instructions envoyées à M. Gonzalez Bravo ont été d'une tout autre nature, c'est à dire telle qu'elle devait les attendre d'un esprit aussi ferme et aussi prudent que celui du président actuel du conseil des ministres de Sa Majesté. M. Isturiz a fait savoir à l'ambassadeur d'Espagne à Lisbonne qu'il devait changer de langage et d'allure envers le nouveau cabinet portugais, s'il tenait à rester d'accord avec la politique de son gouvernement; que la ligne de conduite qu'il avait suivie était aussi simple que naturelle; qu'il devait s'abstenir de se mêler aux discussions intérieures qui travaillent le Portugal à cette heure, et éviter avec soin de créer de nouveaux embarras au cabinet Palmela; que le gouvernement espagnol voyait aucune nécessité de réclamer ses réfugiés politiques dont l'extradition serait un embarras de plus pour sa politique; que seulement le gouvernement portugais devait se tenir pour averti que, si les réfugiés espagnols qui le protégeaient, avaient une tentative quelconque contre la sûreté de l'état, les armées espagnoles entreraient immédiatement sur le territoire portugais et iraient, si cela était nécessaire, jusque dans la bonne, afin d'obtenir ses nationaux réfugiés dont le gouvernement de Sa Majesté a le droit, par traité réciproque, de réclamer l'extradition immédiate. On ne saurait trop louer cette énergique et sage conduite de M. Isturiz, qui, en évitant l'odieuse qui s'attache toujours à une demande d'extradition sauve son gouvernement d'un embarras réel et lui fait tenir un langage ferme et modéré qui lui conviendrait.

Pour appuyer les instructions données à son ambassadeur, le ministère espagnol a immédiatement décrété qu'une armée d'observation, forte de 8,000 hommes, serait réunie sur la frontière.

Que le cabinet actuel fasse souvent des actes pareils, et il aura le concours de tous les hommes sensés.

Il nous reste maintenant à donner le plus formel démenti à ce bruit qu'on a fait courir hier relativement à l'assassinat de Gonzalez Bravo. Le gouvernement a reçu hier les dernières nouvelles qui soient parvenues de Lisbonne; or, ces nouvelles étaient renfermées dans une dépêche signée Gonzalez Bravo.

BIBLIOGRAPHIE.

INTRODUCTION A L'ÉTUDE PHILOSOPHIQUE ET PRATIQUE DE LA PHRÉNOLOGIE. (1)

PAR A. FERRIER.

L'auteur annonce dans la préface de son livre que cette introduction destinée à précéder un *Traité de phrénologie philosophique et pratique* paraîtra plus tard. Après avoir lu attentivement son œuvre, nous l'engageons sérieusement à tenir sa promesse; car la phrénologie, science nouvelle, rencontre encore beaucoup d'incrédulités et d'indifférences.

(1) Un volume in 8°. — La Haye, chez Doorman.

galerie sont une série de portraits par Van Dyck, trois Rubens, et plusieurs beaux paysages de Claude Lorrain.

Celle du comte de Radnor, à Longford Castle, offre plusieurs beaux portraits d'Holbein; six sur tout sont dans un état de parfaite conservation. On y voit encore quatre Titien, deux paysages de Claude Lorrain, divers ouvrages de Dürer, du Guide, de P. de Cortone, deux portraits de Velasquez, deux Murillo, deux Rubens, quelques flamands, deux Poussin et de Claude Lorrain, tous d'un très-grand prix.

La collection des comtes de Brook et de Warwick, à Warwick Castle, est fort recommandable aussi; trois Holbein, deux Titien, trois Rubens, neuf Van Dyck, un excellent Murillo, et un chef-d'œuvre de Teniers, ses principales richesses. (Pour être continué.)

On lit dans le *Journal des Artistes*:

M. Maille-Saint-Prix, qui a la faiblesse de prendre part à ces discussions sérieuses et croit que cet art ne consiste pas dans des silhouettes dessinées avec plus ou moins de noir, de vert ou de jaune, avait au commencement l'*Île d'Étiolles*, souvenir des bords de la Seine, au ton aéré, perspective aérienne, à l'effet puissant et vrai. Nos éloges n'ont pas été à cette œuvre remarquable; nous ne sommes pas les seuls qui en ont été frappés, car aujourd'hui il fait partie de la galerie particulière de Sa Majesté le Roi des Pays-Bas, qui, certes, s'y connaît, en fait de peinture. Ce n'est tout, M. Maille-Saint-Prix, visitant dernièrement la Hollande, ce pays si curieux, si intéressant, a obtenu du roi une audience dans laquelle il a été accueilli avec une grâce, une aménité, trop naturelles à un prince pour étonner personne. Les artistes sont les enfants chers du Roi, et il a reçu notre compatriote doit flatter l'amour-propre de M. Maille-Saint-Prix. Le Roi des Pays-Bas lui a fait, en quelque sorte, les honneurs de sa galerie comme un amateur éclairé, charmé de rencontrer un homme capable d'apprécier la pureté de son goût et la sévérité de son choix. Il a vivement ému notre artiste, ça été d'apercevoir son *Île d'Étiolles*.

manière de M. Ferrier, le talent d'exposition qui le distingue, la rigueur de ses distinctions logiques, la force de ses convictions et l'élégante lucidité de son langage nous semblent de nature à convertir l'incrédulité et à dissiper l'ignorance.

Peut-être trouvera-t-on que nous parlons de phrénologie en disciple fervent, comme un homme des longtemps gagné au système de Gall ? il nous sera facile de répondre à cette objection. Nous avons connu le docteur Gall ; nous avons vu le bonheur de suivre un de ses cours à l'Athénée de Paris, et quelques relations plus intimes ont achevé de nous révéler tout le mérite de ce professeur.

D'ailleurs, nous ne citerons qu'une opinion que le docteur Gall lui-même se permettait de signaler ; il est vrai que cette opinion émanait du célèbre et vénéré Lavater, de l'auteur des *Essais-Physiognomiques*. On sait que, par l'inspection seule des traits du visage, Lavater était parvenu à lire dans le caractère ses facultés d'observation, tenaient presque du prodige et de la divination. Gall, jeune encore et prédisant au système qui devait bien tôt immortaliser son nom, rencontra Lavater avec lequel il eut de longs entretiens. Le vénérable pasteur de l'église de Gurich rendit une éclatante justice aux principes du phrénologue, et il convint que la route suivie par Gall conduisait aussi à la découverte de la vérité.

A vingt-cinq années de distance, le docteur Gall se complaisait dans ce souvenir ; il aimait à parler de Lavater ; de l'accueil qu'il en avait reçu ; dans cette grande voix qui l'avait soutenu à l'entrée de la carrière, qui lui avait dit : *Esprit et courage !* il présentait comme un écho anticipé des suffrages de l'avenir.

Il est que Gall avait bien l'organisation des inventeurs, des fondateurs de systèmes, nous allions presque dire des apôtres d'une religion nouvelle. Au milieu de ce Paris moqueur et léger, où le ridicule est une arme meurtrière, il ne craignit pas de parler en public avec un accent français tout empreint de germanisme.

Il est même aux inimitiés saoules de Napoléon, le confondant avec les ennemis, condamné au silence par le tout-puissant empereur qui, suivant l'observation de M. de Lamartine, ne voyait dans la société que *calcul et force, chiffre et sabre*.

La restauration permit au docteur Gall de professer publiquement son système auquel il avait gagné peu à peu de nombreux partisans ; et c'est là un des glorieux souvenirs de cet Athénée de Paris, qui s'enorgueillit d'avoir pour fondateurs Benjamin, Franklin et Lavoisier, d'avoir compté parmi ses professeurs Fourier, La Harpe, Garat, Benjamin Constant, Salvandy, Miguet.

Nous aurions à raconter beaucoup d'anecdotes sur cette époque de la carrière du docteur Gall, sur les succès qu'il obtint comme médecin, sur les rapports qu'il eut en 1822 et en 1823 avec M. le vicomte de Bonald et avec le fils de cet éminent écrivain, aujourd'hui cardinal et archevêque de Lyon. C'était chez M. le général baron Perrot, que le docteur Gall rencontrait M. de Bonald, dont la sévère orthodoxie ne s'effrayait nullement des découvertes du Phrénologue. Quelquefois même à l'issue d'un splendide dîner que le général baron avait donné dans son château, on apportait sur un plat d'argent, un crâne couvert d'un voile. Et le docteur Gall, que l'on voulait mettre en défaut, étonnait alors tous les convives par les plus curieuses révélations sur l'existence de la personne à laquelle ce crâne avait appartenu. On dit qu'il lisait dans un livre magique où se trouvaient écrits les caractères visibles pour lui seul, des qualités, des défauts, des crimes, des actes qui dataient quelquefois de deux siècles.

Depuis lors, la phrénologie a fait de nombreuses conquêtes ; mais nous laissons à M. Ferrier le soin de les constater ; nous nous bornons au rôle modeste de conteur d'anecdotes.

Un soir, c'était en 1837, nous nous trouvions dans le salon de rédaction du journal *la Presse*, rue Saint-Georges, à Paris. Il y avait là Frédéric Soulié, Théophile Gautier, Pierre Angelo Fiorentino, Alphonse Esquiros, le docteur Lambert, etc., etc. L'un attendait une épreuve, l'autre terminait son article ; celui-ci prenait un avant-goût du journal du lendemain ; la conversation tomba sur un sujet ne comportant que des opinions extrêmes, croyance fanatique chez les partisans, négation complète chez les détracteurs.

On dit qu'il dit, on, que l'on ne voit pas surgir de sentiments intéressants sur la phrénologie ; c'est que les hommes en font presque toujours une question personnelle. Avant de se prononcer pour ou contre, ils se palpent soigneusement la tête, et malheur à la phrénologie si elle ne sort pas victorieuse de cet examen.

Un des interlocuteurs signala un trait qui caractérise bien notre espèce. Il semblait, dit-il, que la phrénologie doit être repoussée dans les cas où prédominent les organes de la destruction et de la convoitise, tandis que manquent les organes de la bienveillance et de l'amitié ; eh bien, non ! si l'on a d'ailleurs à se louer du côté de l'intelligence, du courage et de l'amour physique. Sur ces dernières facultés, point de transaction. Aussi voulez-vous faire un partisan, fixer un regard scrutateur sur le personnage que vous voulez entraîner, demandez-lui à examiner sa tête ; cela dit, fourrez votre petit doigt dans le conduit de l'oreille comme la pointe fixe d'un compas, et vous parcourrez la circonférence de la tête avec le pouce qui vous sert de branche mobile. En avant que trouvez-vous ? Jupiter tonnant ; à l'occiput, Mars et l'Amour ; sur les côtés, tous les dieux que vous voudrez, tous les vices aussi, peu importe. Cet homme est à vous ; ne l'entendez-vous pas s'écrier : — Il est vrai, je dois avouer ! — Tais-toi, vaniteux.

Il est vrai, je dois avouer ! — Tais-toi, vaniteux.

— S'il n'en était pas ainsi, dit le docteur Lambert, interpellé dans cette conversation, l'opinion modérée serait nécessairement la plus générale ; car on ne peut nier que le développement des organes ne soit une des principales conditions de leur puissance fonctionnelle. Pourquoi le cerveau serait-il le seul viscère ; l'intelligence, la seule fonction qui échapperaient à cette loi générale ? Cette considération est fondamentale en phrénologie, et doit rallier les esprits sans prévention.

En ce moment, entra Alexandre Dumas. Un mot le mit au fait de la discussion. — Ma foi ! docteur, dit-il, vous êtes trop raisonnable pour que je ne vous prie pas d'examiner ma tête, au risque des révélations que vous allez faire dans un salon dont les murs ont des oreilles.

Le docteur Lambert se leva, Alexandre Dumas présenta la tête comme un patient qui s'apprête au supplice. — Ma position, ajouta le docteur Lambert, est assez singulière. Partisan un peu tiède de la doctrine, je deviens son ministre ; il faut que je me prononce sur une organisation d'écrivain dramatique, sur Alexandre Dumas ; il est de mon devoir de ne pas laisser périliter dans mes mains les intérêts de la science, dont je suis le représentant par *interim*.

Après un moment de silence, le docteur dit : — Tant pis pour la phrénologie et pour ma mission temporaire, vous avez, mon cher Dumas, la conformation d'un homme extrêmement religieux, et même superstitieux... En même temps, le docteur montrait la partie supérieure du crâne qu'il touchait.

Dumas leva la tête, et répondit : — Vous ne savez pas, docteur, combien vous avez rencontré juste ; et pour vous en donner la preuve, je vais vous raconter un épisode de mes voyages dans le midi de la France.

Un récit d'Alexandre Dumas.
En 1837, le dramaturge l'emportait chez Alexandre Dumas sur le conteur ; sans doute, il avait révélé cette dernière faculté dans la nouvelle du *Cocher de cabriolet*, écrite pour le libraire Ladvocat et le livre des *Cent-et-Un* ; dans les *Impressions de Voyage* publiées par la *Revue des deux Mondes* ; mais il était avant tout l'auteur de *Henri III*, d'*Antony*, d'*Angèle*.

Cependant lorsque le dramaturge Dumas devenait, pour quelques instants, *conteur de salon*, ou plutôt qu'il déroulait un capricieux récit à la manière des conteurs arabes, des charmant et mystérieux auteurs des merveilles des *Mille-et-une-Nuits*, Charles Nodier et Méry retenaient leur souffle pour mieux l'écouter. C'est ce que nous fîmes tous dans cette soirée, le cercle se resserra, chacun se rapprocha de Dumas qui, sensible à ce mouvement d'intérêt, commença son récit de cette voix de *medium* qui est une de ses plus irrésistibles séductions, et dont on sent encore mieux le charme lorsqu'il laisse échapper de sa voix de tête un de ces cris : *tiens, tiens, tiens*, qu'il a empruntés à son ami Jadin.

Le puits miraculeux.
« Vous savez tous que j'avais quitté Paris, non pour aller à la découverte de la Méditerranée, comme l'ont écrit quelques mauvais plaisants, mais pour visiter avec soin le midi de la France avant de m'embarquer à Marseille et de voguer vers l'Italie et la Sicile.

Jadin, avec cette continuelle obsession qui fait le fond de son caractère, et dont je vous parlerai plus tard, quand il sera là pour se défendre, Jadin ne cessait de me tourmenter au sujet de ce voyage. Il voulait étudier tous les monuments que Rome a jadis multipliés sur le sol de la Gaule narbonnaise. Dans un rayon de quelques lieues, nous avions à contempler l'arc-de-triomphe et le théâtre antique d'Orange ; à Nîmes, les Arènes, la Tour-Magne et la Maison Carrée que Mansard voulait enfermer dans une boîte d'or ; à Carpentras, à Cavillon, à Vaison, à Apt, à Saint-Remy, de nombreux vestiges de cette grande architecture, dont le secret semble perdu avec notre système de constructions adjugées au rabais ; à Arles, les richesses d'une cité impériale entassées avec amour ; enfin, sur les bords du Gardon, ce triple pont aqueduc, jeté entre deux montagnes, dans un vallon désert, et que la brûlante imagination de Jean-Jacques Rousseau n'avait pu atteindre dans ses rêves.

Je partageais l'impatience de Jadin, et de plus je tenais à étudier dans le midi de la France les mœurs populaires, la physiologie des habitants, les légendes locales, les vieilles traditions ; je me proposais surtout de recueillir les différentes scènes de ces drames sanglants qui se rattachent aux révolutions de 1814 et de 1815, qui constituent une espèce de *terreur blanche*, et qui ont pour titre : à Marseille, *le massacre et la noyade des Mamelouks* ; à Avignon, *le meurtre du maréchal Brune et les actes de férocité de Pointu* ; à Nîmes, les proscriptions, les assassinats et les *gigies de Trestailans*, ainsi nommé parce qu'il coupait ses victimes en morceaux (très taillous).

Nous choisîmes donc Avignon pour notre quartier-général, et de la ville des papes, nous commençâmes nos excursions et nos explorations dans les contrées environnantes, tantôt en voiture, quelquefois à cheval, souvent à pied avec le fusil du chasseur sur l'épaule ; mais le gibier souffrit peu de ces démonstrations meurtrières ; notre activité poursuivait une autre proie.

Ces fréquentes excursions m'avaient un peu fatigué. Né dans le nord de la France, et depuis plusieurs années fixé à Paris, je n'étais nullement familiarisé avec ce soleil ardent, ces abondantes rosées, cette terre de feu sous un ciel d'azur, dont ma nature plus méridionale encore éprouvait pourtant

qu'on était par le désir de voir et celui d'entendre. On ne peut se faire une idée de cette entrée triomphale et de cette imposante solennité sans y avoir assisté. Ce qu'on en dirait semblerait tenir de l'exagération, si tant de témoins n'étaient pas là pour attester que, quelque brillante que fût la description, cette description resterait toujours au-dessous de la vérité.

le besoin. Il fallait, pour ainsi dire, me réacclimater, travail qui me causait parfois des vertiges, en me faisant presque redouter une fièvre cérébrale.

J'en parlai au syndic des portefaix d'Avignon, homme d'un sens exquis, d'une force herculéenne, et qui, royaliste zélé, est sauvé le maréchal Brune, si l'on eût suivi ses conseils. Ce brave homme me répondit : — Je connais ce que vous éprouvez, et quand les premières atteintes de ce malaise se manifestent chez moi, j'ai recours à l'eau du puits miraculeux, du puits de Saint-Dominique.

Nous étions seuls, et je ne craignis pas les plaisanteries, les élans de verve parisienne de mes compagnons de voyage. — Qu'est-ce donc que ce puits miraculeux de Saint-Dominique ? demandai-je au syndic des portefaix en m'enfonçant dans mon fauteuil en écrivant qui flaire une légende, cette poésie du peuple.

Mais je m'étais trompé ; j'avais affaire à un habile metteur en scène qui ne voulait raconter sa légende qu'en présence même du puits du miracle, que sous l'invocation de Saint-Dominique.

— Venez, me répondit-il, dans le vieux cloître des fonderies de Vaucluse, et là je vous ferai mon récit auprès du pilier du pape Clément V, sur la dalle où il reçut la confession du prince Jean de Habsbourg, du meurtrier de l'empereur Albert, son oncle.

Entendre un homme du peuple parler d'un pape des premières années du XIV^e siècle, contemporain de Dante et de Philippe-le-Bel, entendre cet homme nommer l'empereur Albert, le tyran des Suisses, le maître du bailli Gessler, c'est là un de ces faits qui se reproduisent souvent dans le Midi. Je ne manifestai donc aucune surprise, et nous partîmes de suite pour nous rendre aux fonderies de Vaucluse.

Mon cicérone, bien connu du concierge de l'établissement, m'épargna l'embarras d'une présentation officielle au directeur ; il dit quelques mots en patois, et la barrière s'ouvrit. Sans nous occuper des ateliers, du laminoir, de la clouterie, de l'usine industrielle, nous nous dirigeâmes à droite vers une galerie ogivale quadrangulaire qui avait jadis formé le cloître du couvent des Frères Prêcheurs où le pape Clément V résida en 1309.

Au centre s'élevaient de larges pierres tumulaires chargées d'inscriptions latines, et disparaissant sous le luxe d'une végétation puissante. Je me promis d'amener Jadin au milieu de ces ruines pour demander au pincean du peintre la reproduction d'un de ces spectacles devant lesquels la parole et la plume sont impuissantes.

Mon guide s'arrêta au fond du cloître, et, la tête découverte, il fléchit pieusement le genou en me montrant un puits dont le mur de revêtement, rongé de mousse et de vétusté, répondait bien à la date de la légende, à l'an 1215.

— Voilà ce puits, me dit-il, dont la source jaillit à la voix de saint Dominique quelque temps après la croisade contre les Albigeois, dont le sombre Simon de Montfort fut le chef.

Nous fûmes interrompus par l'arrivée d'une jeune femme humblement mise, d'une mère qui venait, avec son enfant âgé de quelques mois et atteint d'une ophthalmie, chercher quelques gouttes de l'eau miraculeuse.

La foi de cette humble et pauvre mère m'émut profondément. Pendant qu'elle humectait avec soin les yeux rouges et enflammés de son enfant, je sentis du fond de mon cœur une prière fervente monter vers Dieu pour lui demander un miracle.

Nous nous étions un peu écartés, au moment où la pauvre mère s'éloignait avec un sourire brillant d'espoir, je m'approchai de son enfant, et je lui mis dans les mains ma bourse qui lui serva machinalement. La pauvre femme fit un mouvement de surprise, elle voulut m'offrir la bourse, un geste et un regard de mon guide l'en empêchèrent. Elle s'éloigna.

Mais parvenue à l'angle de la galerie, elle s'agenouilla devant une statue de la madone, et pria à voix basse, en élevant vers l'image de la vierge ses petites mains jointes de son enfant.

— Bon courage ! me dit mon guide, cette femme prie pour son bienfaiteur inconnu, pour que Saint-Dominique vous exauce, et que l'eau miraculeuse vous rende la santé.

Ainsi j'étais l'objet des prières d'une mère. Vous l'avouerez, il me sembla que les vœux de cette pauvre femme seraient exaucés à mon égard, comme ceux que j'avais faits pour son enfant. J'envoyai mon guide après elle pour qu'il lui demandât son nom, son adresse ; et pendant ce temps je trempai mon mouchoir dans l'eau miraculeuse. Depuis lors, je n'ai plus éprouvé de vertiges, et deux jours après les yeux de l'enfant étaient guéris.

— Rien de plus simple, mon cher Dumas, dit le docteur Lambert. Nous pouvons écrire à Avignon, faire venir de l'eau du puits de Saint-Dominique, je l'analyserai... etc.

— Dieu m'en garde, répondit Alexandre Dumas. Je préfère garder mon illusion, si c'est une illusion.

— De mieux en mieux, s'écria le docteur Lambert, vous tenez à donner gain de cause à la phrénologie et au docteur Gall.

Nouvelles et faits divers.

Ainsi que nous l'avons annoncé, la fête du mariage de M^{me} la grande-duchesse Olga avec le prince royal de Wurtemberg a été célébrée le 13 à Péterhof. La princesse était plus belle que jamais. Elle portait une couronne de diamants d'une valeur immense, une robe en satin brodé en argent sorti d'un atelier de Paris, et par-dessus un manteau de velours rouge bordé d'hermine.

cut enlevé tous les suffrages. La *Prière de Moïse*, de Rossini, arrangée par Fessy, fut exécutée immédiatement après, avec un succès égal, par l'infanterie et la cavalerie ; puis *Clara*, la valse de Mohr, par la cavalerie ; la *Mosaïque de Fernand Cortès*, de Spontini, arrangée par Klosé, par l'infanterie et la cavalerie ; le *Pas redoublé de la Juive*, d'Halévy, arrangé par Becr, par l'infanterie ; et l'*Apothéose*, final de la symphonie funèbre de Berlioz, par l'infanterie et la cavalerie.

L'*Apothéose* terminait la première partie de ce programme si habilement composé, si heureusement diversifié, car l'infanterie et la cavalerie alternaient leur exécution quand elles ne jouaient pas ensemble. Ici il y eut quelques instants de repos ; la chaleur de l'atmosphère le commandait. On était en plein air. Le soleil l'enveloppait de nuages de moment à autre, mais l'ardeur déployée par chaque musique combattant exigeait une trêve. Elle ne fut pas de longue durée. Les exécutants stimulés par tant d'acclamations avaient puisé de nouvelles forces dans un encouragement si unanime.

Ils entamèrent la seconde partie du programme avec une non moins admirable précision. Bien plus, ils cherchèrent à se surpasser et se surpassèrent en effet. Il y avait lutte, et une lutte des plus acharnées. Chacun voulait faire et faisait de son mieux. Chaque morceau était donc accueilli par les marques les plus énergiquement flatteuses du contentement et de la satisfaction universelle. On applaudit à la *Fantaisie militaire*, de Mohr, exécutée par l'infanterie et la cavalerie ; au *Chœur d'Israël*, de Gluck, arrangé par Fessy, par la cavalerie ; au *Pas redoublé de Franc-Juge d'Ennès-Becr*, par l'infanterie. On applaudit encore à l'*Ouverture de Fré-Scavolo*, d'Auber, arrangée par Becr, par l'infanterie ; aux *Bords du Rhin*, valse de Hünten arrangée par Klosé, par l'infanterie, et à la *Chasse de Rossini*, arrangée par Fessy, par la cavalerie. Mais lorsque le *Final*, *Chantons Victoire*, chœur de *Judas Maccabée*, de Haendel, arrangé par Fessy, fut enlevé par l'infanterie et la cavalerie avec un ensemble impossible à décrire, ce fut un enthousiasme entraînant. Les applaudissements tonnaient de tous côtés, et les voûtes de l'Hippodrome auraient croulé sous un aussi immense retentissement, si l'Hippodrome n'avait pas eu pour voûte... le ciel.

Le public a déjà été admis, les 10 et 11 juillet, à visiter, dans le palais anglais, l'exposition faite du magnifique trousseau donné par l'empereur et l'impératrice à leur fille.

Le nombre des bijoux et pierres précieuses, surtout de celles provenant des mines russes, est immense. La vaisselle en argenterie est fort riche, mais un peu massive de dessins.

Un vase colossal de malachite, tiré des mines russes, surpasse en beauté, en finesse et en grandeur, tout ce qu'on avait vu jusqu'ici dans ce genre.

L'empereur donnera chaque année, sur sa cassette, 40,000 ducats d'épingles à Mme la princesse royale de Wurtemberg.

On n'a pu inviter, pour le bal masqué du 14 juillet, à Péterhof, que 6,000 personnes, vu l'exiguïté de la localité, dans le palais d'hiver. A Saint-Petersbourg, on aurait pu réunir 20 à 25,000 personnes. L'illumination du parc, vers onze heures du soir, était féerique, 4,000 matelots étaient commandés pour allumer les différents feux et lampions, verres de couleur et arcades, bouissons luisants et temples.

Des chœurs de musique stationnaient dans le parc.

Le roi Louis Napoléon Bonaparte, troisième des quatre frères de l'empereur, dont nous avons annoncé le décès, était né le 4 septembre 1778, à Ajaccio. Il est mort âgé par conséquent de 67 ans 11 mois.

Louis entra de bonne heure au service militaire, et il accompagna Napoléon dans les campagnes d'Italie et d'Egypte.

Le 14 mars 1799 il partit d'Egypte pour apporter au directoire exécutif les dépêches de son frère.

Après le 18 brumaire, il devint ambassadeur, puis commandant du 9^e dragons.

Le 3 janvier 1802, le premier consul lui fit épouser Hortense de Beauharnais, sa fille adoptive.

Trois enfants naquirent de ce mariage :
1^o Napoléon-Charles, mort en 1807 ;
2^o Napoléon-Louis, mort en 1831 ;
3^o Et Charles-Louis-Napoléon, l'ex-prisonnier de Ham.

En 1803 il présida le collège électoral de Turin. Napoléon le fit successivement comte, colonel-général des carabinières.

En 1805, gouverneur-général du Piémont, puis gouverneur-général de Paris, puis commandant-en-chef de l'armée du Nord, puis, le 5 juin 1806, roi de Hollande.

Louis régna jusqu'en 1810, époque à laquelle sa position n'étant plus tenable, il abdiqua et prit la route de Gratz, en Styrie, pour redevenir simple citoyen.

Louis a laissé, outre ses documents historiques, publiés en 1820, un certain roman plein de passions douces et mélancoliques, intitulé : *Marie, ou Les peines de l'amour* (1808).

Sous le titre de comte de St-Leu, il a vécu en Italie, notamment à Florence, depuis la chute de l'empire.

Des quatre frères de Napoléon, il ne reste plus que Jérôme, ancien roi de Westphalie, né le 15 novembre 1784.

— *Chemin du Nord.* — M. Frissard, inspecteur divisionnaire chargé par M. le ministre des travaux publics de vérifier les causes de l'accident du 8 juillet, vient d'adresser à M. le ministre des travaux publics un nouveau rapport qui révèle un fait d'une certaine importance.

La locomotive en tête du convoi et qui, n'ayant pas déraillé, a conduit le reste des voyageurs à Douai, porte à la roue gauche de devant une fissure de 0^m,30 de longueur, à la hauteur du boudin qui retient la roue entre les rails, et ce boudin se trouve refoulé en dehors de près d'un centimètre.

Cette fissure et cette écorchure de la roue proviendraient, d'après M. Frissard, d'un choc violent causé par un objet étranger à la voie.

Cette roue, mise sous scellé, sera transportée à Paris avec le plus grand soin, et de manière à éviter tout frotement, pour qu'elle reste dans l'état où elle se trouvait lors de l'accident.

Il est à remarquer que, dans le rapport qui a été adressé par M. le procureur du roi d'Amiens, au sujet de l'enlèvement, sur le chemin de fer de Nord, d'un certain nombre de coins en bois destinés à maintenir les rails entre les coussinets. Il paraîtrait que le fait coupable provient d'un cantonnier employé sur la ligne, qui n'aurait agi ainsi que par un sentiment d'amitié contre un de ses camarades chargé de la surveillance de la partie du chemin où s'est opéré l'enlèvement.

L'avis publié par le lord-maire de Londres, relativement à l'apparition du choléra dans les faubourgs de la capitale, a produit une certaine sensation dans le public. Un membre de la chambre haute, lord Fitzhardinge, a eu devoir demander des renseignements au président du conseil dans la séance d'hier. Le marquis de Lansdowne a répondu qu'aucun cas de choléra asiatique n'a été constaté dans la capitale ni dans les hôpitaux, et que la maladie dont il est question est le choléra sporadique, beaucoup moins dangereux que le premier. Dans cette même séance, lord Monteagle a présenté une motion sur l'état de l'Irlande. Mais après quelques explications du président du conseil, qui a dit que le gouvernement s'occupe avec la plus vive sollicitude d'améliorer la situation matérielle et la condition morale de la population irlandaise, lord Monteagle a retiré sa motion.

Un mécanicien de Vienne qui se trouve en ce moment à Londres, y a exposé un automate auquel il a travaillé depuis vingt-cinq ans et qui laisse bien loin derrière lui les chefs-d'œuvre automatiques de Vaucanson. Au moyen d'un clavier adopté derrière l'automate, on lui fait prononcer non-seulement les voyelles et les consonnes isolées, mais des syllabes, des mots et des phrases entières ; on le fait chanter, rire et pleurer. Sa bouche est pourvue d'une langue en caoutchouc et de lèvres qui remuent comme les organes d'un être vivant. Les sons qui sortent de cet automate sont très-clairs et très-distincts, ils ont seulement quelque chose d'affecté qui leur donne un cachet tout à fait original.

Une laitière de Rotterdam est accouchée, il y a quelques jours, de quatre enfants, dont deux garçons et deux filles ; tous n'ont vécu que quelques instants. La mère va assez bien.

On a reçu, au Lloyd de Londres, la nouvelle de la perte de deux bâtiments, le *Mandarin* et le *Sir Walter-Scott*. Le *Mandarin* était parti de Glasgow pour la Jamaïque avec des émigrants ; il a fait naufrage le 24 avril en touchant le rocher l'Alligator. Heureusement, toutes les personnes qui étaient à bord de ce navire se sont sauvées dans les embarcations. Il était assuré pour 20,000 liv. st. La perte du *Sir Walter-Scott* a été accompagnée de circonstances plus déplorable. Ce navire était parti dans l'automne dernier de Québec pour Limerick, et on n'en avait pas eu de nouvelles depuis le mois de septembre dernier. On a appris que *Sir Walter-Scott* avait été jeté sur la côte de Labrador par un orage accompagné de la chute d'une énorme quantité de neige. Tous les hommes qui montaient ce navire, à l'exception de trois, sont morts gelés.

Le démantèlement de nos classes ouvrières de la Flandre, lit-on dans le *Commerce belge*, continue de se manifester par de tristes symptômes. Voici ce que nous lisons dans les journaux de Courtrai :

Les maraudeurs de nuit ne laissent intacte aucune espèce de récolte. Cette semaine on a enlevé d'une prairie, une quantité de lin qui s'y trouvait pour blanchir. On présume que les voleurs ont pris leur direction vers Sweveghem.

Les cultivateurs du faubourg de St-Jean ont arrêté sur leurs terres un grand nombre de pauvres femmes, qui, aidées de leurs enfants, recueillent les épis tombés. Elles ont été mises entre les mains de la police. Ces femmes ne nient pas le fait, et l'ont commis, disent-elles, pour ne point laisser mourir de faim leur famille.

Des voleurs ont pénétré dans la cave du sieur Schaffers, sellier, rue de Buda en cette ville, fracturant deux barreaux du soupirail, et y ont enlevé 13 pains de ménage. Dans la maison voisine, chez les enfants Derycker,

boucher, la même opération leur a également procuré l'entrée de la cave, où ils ont volé 4 livres de beurre, une langue de bœuf et une grosse pièce de viande salée. On assure cependant que la gendarmerie, aidée des agents de police, fait régulièrement des patrouilles de nuit depuis plus de quinze jours.

M. Théodore Fix, auteur d'un grand nombre de travaux sur l'économie politique, est mort subitement, à Paris, samedi soir. M. Fix, dont la perte sera vivement sentie de tous ceux qui l'ont connu, était âgé de quarante-six ans.

On écrit de Marbourg, 30 juillet : Hier soir, vers 9 heures et demie, on a ressenti ici une si violente secousse de tremblement de terre qu'on redoutait la plus terrible catastrophe. Des personnes sont tombées de leurs sièges et la cloche de l'hôtel-de-ville a tinté à plusieurs reprises ; dans la maison d'un professeur, où une société était réunie, la table où l'on prenait le thé a été renversée. Heureusement, la secousse ne s'est pas reproduite et nous en avons été quittes pour la peur.

On écrit de Voonsucket (Etats-Unis), le 16 juin : Le célèbre Van Amburgh a péri, lundi dernier, d'une manière épouvantable. Cet infortuné s'était arrêté avec sa ménagerie dans une prairie située près du village de Scituate, et là il offrait, aux yeux d'une nombreuse assistance, la représentation de ses jeux avec les animaux qu'il a domptés. Une demoiselle ayant demandé à Van Amburgh s'il oserait entrer dans la cage des tigres au moment où ils prendraient leur nourriture, celui-ci assura qu'il ne voyait aucun danger à le faire et ordonna sur le champ qu'on jetât à ces animaux un énorme morceau de bœuf.

Après s'être longtemps disputé cette proie, les tigres furent obligés de la laisser à une tigresse de la plus belle espèce, qui l'emporta dans un coin de la cage pour la dévorer. A trois reprises différentes, Van Amburgh essaya vainement de lui arracher le morceau de bœuf. La tigresse, furieuse, rugissait et se battait les flancs avec la queue.

L'assistance commençait à s'alarmer, mais Van Amburgh assura qu'il n'y avait rien à craindre, et continua sa lutte avec la tigresse. Au même moment cet animal, de plus en plus furieux, se sentant frappé, s'élança sur l'au lacien Van Amburgh, qu'il terrassa et qui tomba baigné dans son sang. Une minute après, l'enceinte était déserte, l'assistance avait fui, laissant Van Amburgh mort et la tigresse acharnée sur son cadavre, qu'elle labourait de ses griffes.

On lit dans le *Courrier de Lyon* du 28 juillet : « On nous communique le résultat d'une expérience du plus haut intérêt pour la science, et qui vient d'être tentée avec un plein succès dans le puis houiller d'Osmond, à Firmini. La profondeur de ce puits est de soixante mètres ; il s'agissait d'assainir une galerie horizontale remplie de gaz hydrogène-carburé (feu grisou des mineurs) sur une longueur de trente mètres environ. Avant l'expérience, il était impossible d'y pénétrer ; au bout d'une heure de travail, et par un procédé dont M. Payerne est l'inventeur, on a pu circuler librement, sans que la lampe de Davy y indiquât la présence d'aucun atome de gaz méphitique. Cette expérience que nous relatons brièvement, parce que nous manquons de détails plus circonstanciés, a été faite le 24 juillet dernier, par M. John Marschal, d'Annouay. »

Une nouvelle invention en matière de tir a causé à Bâle une grande sensation. Déjà, l'année dernière, M. Low, de cette ville, fit plusieurs expériences très-intéressantes avec une carabine à la mire au guidon à laquelle sont apportés des changements qui restent encore le secret de l'inventeur. Avec une charge ordinaire il a tiré et atteint, à une distance de 500 à 1,000 pieds, tellement fort que, dans le premier cas, la balle traversa une poutre en chêne de quatre pouces de diamètre, et dans le second, une forte perche mesurant deux pouces et appliquée à la cible, puis a eu assez de force pour rebondir contre un rocher voisin. M. Low a maintenant étendu cette invention au fusil à percussion ordinaire, auquel il a apporté seulement quelques changements insignifiants, et ces jours-ci, en présence du ministre de Russie, M. le baron de Krudger, il a produit les résultats les plus surprenants. Une distance de environ 2,500 pieds suisses, il a tiré avec une force, une sûreté et une rapidité remarquables. La portée est si grande, qu'on peut inquiéter une colonne ennemie même à 3,000 pieds et coucher un homme sur le carreau.

Nous livrons ces faits à nos lecteurs tels que nous les trouvons dans les journaux suisses.

Le 1^{er} août, vers 4 heures du soir, un orage épouvantable a fondu sur Londres. De longs et brillants éclairs suivis de coups de tonnerre effrayants ont été les préhudes de cet ouragan. Il a éclaté tout-à-coup comme si l'on avait ouvert une échuse ; la fureur du vent était extrême, et parmi les grêlons qui tombaient avec la pluie on en trouvait qui avaient au moins un demi-pouce de diamètre. Dans plusieurs endroits les vitres des fenêtres ont été brisées par la grêle. Le vent et la grêle ont duré à peu près dix minutes ; mais la pluie, les éclairs et le tonnerre ont continué. Un moment la pluie est tombée comme une cataracte. A 4 heures et demie, l'orage redoublait de violence : il tombait des grêlons d'au moins un pouce de diamètre. Pour faire juger de la force de l'orage et de la grosseur des grêlons, le journal anglais le *Sun* dit que dans son établissement seul, il y a eu plus de trente carreaux brisés.

Voici un moyen indiqué par le *Punch* anglais pour s'emparer d'Abd-el-Kader : Qu'on lui fasse signer une lettre de change, n'importe pour quelle somme. Qu'on vende alors le billet à MM. tels et tels de Londres ou à MM. Fould et Oppenheim de Paris. Nous parions cent contre un que ces respectables négociants, le jour de l'échéance, trouveront Abd-el-Kader, dût-il se cacher dans l'arche de Noé sur le mont Ararat.

Plus de cheveux blancs, ni de favoris gris ou roux. L'*Eau Chantal* de Paris, approuvée depuis 30 ans par la Chimie, est la seule efficace pour teindre à la minute, pour toujours, et en toutes nuances, les Cheveux et la Barbe. L'*Epilatoire Chantal* enlève en un instant, et sans retour, le duvet dont on veut se débarrasser. Prix de chaque article garanti : 4 florins. Seul dépôt à La Haye chez J. Rensburg, épiqueur de la Princesse d'Orange, *Korte Houtstraat*, 25.

Théâtre-Royal-Français.
Jeudi, 6 août, représentation n^o 22.

LA PREMIERE REPRESENTATION DE LA REPRISE DE :
Fra Diavolo ou l'Hôtellerie de Terracine,
opéra en 3 actes, paroles de M. Scribe, musique de M. Auber.

LA SOEUR DE JOCRISSE,
vaudeville en un acte.

On commencera à SEPT heures.

ANNONCES.

NAVIGATION DES PYROSCAPHES

ENTRE
Amsterdam et Hambourg.

Le service se fait par les deux grands bateaux *Willeme Eerste* et *Beurs van Amsterdam*.

DEPARTS :
d'Amsterdam, le 5, 10, 15, 20, 25 et 30
de Hambourg, le 6, 10, 15, 20, 25 et 30 de chaque mois.

LIBRAIRIE VAN TETROODE,
Luthersche Burgwal, T. 164.

DESSINS

au crayon, à l'aquarelle, au pastel, etc., de Kennedy, Greenwood, Pollard, Burgess, Henderson, Priston, Oldfield et autres à des prix modérés.

Ces dessins et beaucoup d'autres, tant de la vieille école hollandaise que d'artistes contemporains, tels que Bosboom, Odevaere, Schiedges, Waldorp, etc., seront envoyés à domicile chez les amateurs qui voudront bien en exprimer le désir.

En outre on trouve à la librairie susdite quelques belles productions du dessinateur anglais Mr Brien, se trouvant actuellement en Hollande.

Vers la fin du mois d'août, **Vente publique** par ministère d'huissier d'une collection très-intéressante de Livres, Musique, Estampes, Tableaux, Dessins et Curiosités, dont le Catalogue paraîtra incessamment et sera également porté à domicile aux adresses que l'on voudra bien indiquer à la librairie susdite.

En vente : CHARLES VI et autres opéras.
Il reste à la Librairie susdite encore quelques exemplaires de
Vaarwel
AAN PRINS HENDRIK DER NEDERLANDEN,
bij het ondernemen van H.D. Zeereis Julij 1846, eerbiedig aan ZIJNE MAJESTEIT DEN KONING toegewijd.

A. J. van Tetroode,
Librairie, Magasin de Musique, Maison de Commission
Luthersche Burgwal, T. 164.

Cours des Fonds Publics.
Bourse d'Amsterdam du 4 Août.

	COURS 3 août.	OUVERT.	FERME.
Dette active	60 1/2	60 1/2	60 1/2
Dito dito	72 1/2	72 1/2	72 1/2
Dito en liquidation	95 1/2	95 1/2	95 1/2
Dito dito	94 1/2	94 1/2	94 1/2
Dito des Indes	—	—	—
Syndicat	—	—	—
Dito	—	—	—
Société de Commerce	175 1/2	175 1/2	175 1/2
Act. du lac de Harlem	—	—	—
Chemin de fer du Rhin	114 1/2	115	—
Act. du Chemin de fer Holland.	—	—	—
Oblig. Hope & C. 1798 & 18165	—	106 1/2	—
Dito dito 1828 & 18295	—	105 1/2	—
Inscript. au Grand Livre	—	—	—
Certificats au dit	—	71 1/2	—
Dito inscriptions 1831 & 1833 5	—	96 1/2	—
Emprunt de 1840	—	91 1/2	—
Id. chez Stieglitz & Comp. 5	—	83 1/2	—
Passive	—	—	—
Dette différée à Paris	—	—	—
Deferré	—	—	—
Ardoins	—	—	—
Dito	—	—	—
Coupons Ardoin	—	—	—
Obligations Gill. & Comp. 5	—	104 1/2	—
Dito métalliques	—	—	—
Dito dito	—	—	—
Actions 1336	—	—	—
Emprunt à Londres 1839	—	—	—
Id. id. 1843	—	—	—
Obligations à Londres	47 1/2	46 1/2	—

Bourse de Paris du 3 Août.

	COURS 3 août.	OUVERT.	FERME.
France	—	—	—
Espagne	—	—	—
Naples	—	—	—
Pays-Bas	—	—	—
Belgique	—	—	—
États-Unis	—	—	—

Bourse d'Anvers du 4 Août.
Métalliques, 5 % . — Naples, 5 % . — Ard., 5 % 20 . — P. — Dents rées ancienne, . — Passive 5 % . — Lots de Hesse 62 P. — Cours après Bourse (2 1/2 heures). Ardouin 20 1/2 A.

PÉRIODE D'ÉTÉ.
CHEMINS DE FER HOLLANDAIS ET BRÉMAN.

Heures de départ et d'arrivée de La Haye à Arnhem par Amsterdam et Utrecht.

Départ de LA HAYE.	Départ de HARELEM.	Arrivée à AMSTERD.	Départ d'AMSTERD.	Départ d'UTRECHT.	Arrivée à ARNHEM.
7 h. m.	8 33	9 3	6 40	7 50	9 10
9 45	11 17	11 47	10 10	11 20	12 30
12 45	2 3	2 30	4 35	5 45	7 50
4 15	5 48	6 18	8 —	9 10	10 20
7 45	9 17	9 47	—	—	—

Heures de départ et d'arrivée d'Arnhem à La Haye par Utrecht et Amsterdam.

Départ d'ARNHEM.	Départ d'UTRECHT.	Arrivée à AMSTERD.	Départ d'AMSTERD.	Départ de HARELEM.	Arrivée à LA HAYE.
6 h. m.	7 50	9 00	7 15	8 50	10 10
11 15	12 55	2 05	—	10 35	12 30
4 5	5 45	6 55	—	1 30	3 30
7 30	9 10	10 20	8 30	5 5	7 10
—	—	—	—	8 35	—

LA HAYE, chez Leopold Eebenbergh, Lége
Dépôt général à Amsterdam chez M. Schoonhoven
Beurs teeg; et à Rotterdam chez S. van Rijn-Straat.